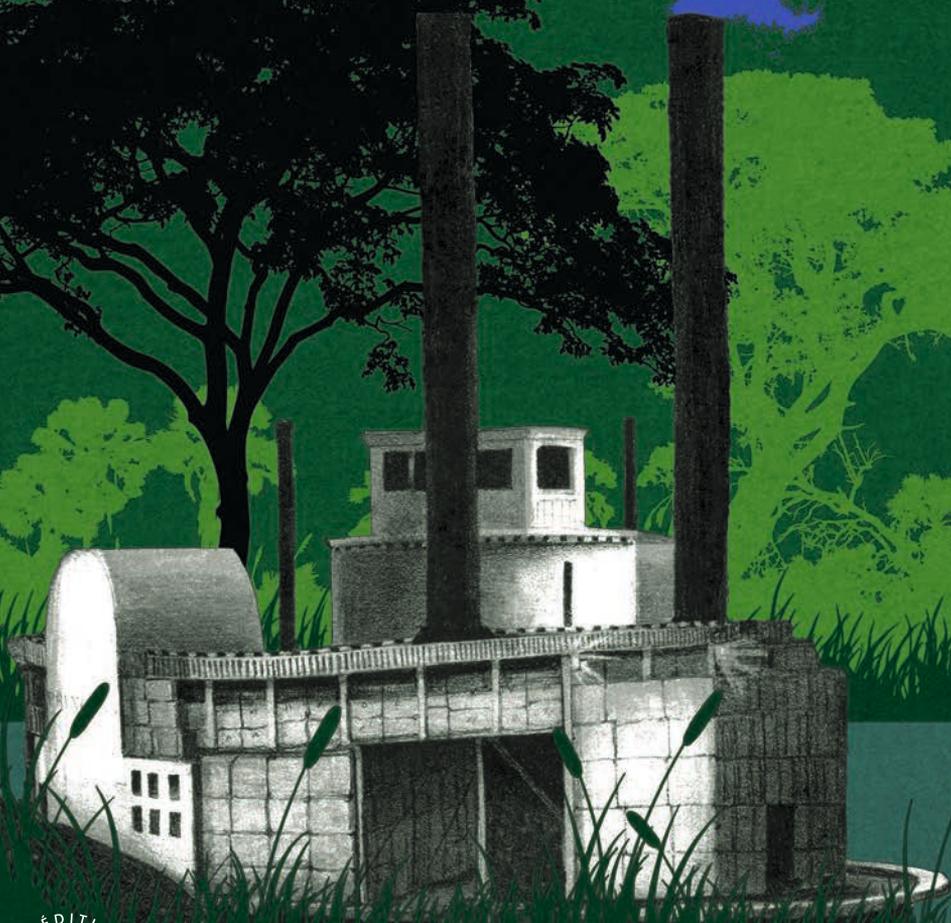


l'armée des bayous

Emanuel Dadoun





l'armée des bayous

*Emanuel Dadoun a bénéficié d'une bourse de création
du Centre national du Livre pour l'écriture de ce roman.*

© Les Éditions du Sonneur, 2024

ISBN : 978-2-37385-297-4

Dépôt légal : avril 2024

Conception graphique : Sandrine Duvillier

Les Éditions du Sonneur
www.editionsdusonneur.com

l'armée des bayous

Emanuel Dadoun



« Ne demande ton chemin à personne,
tu risquerais de ne plus pouvoir te perdre. »

NAHMAN DE BRATSLAV

Pour Elio.

Avertissement de l'auteur au lecteur

Le roman que vous allez lire est une fantaisie, une liberté que je me suis octroyée pour évoquer la guerre de Sécession à ma façon. J'espère que les lecteurs ne me tiendront pas rigueur d'avoir inventé des noms de villes, d'avoir joué avec l'orthographe de certains termes indiens, ou encore de ne pas avoir respecté les statuts et les grades de certains militaires – d'avoir appelé un général un colonel, un colonel un commandant et un capitaine un major... Mais que ceux et celles qui ont peur de quitter les événements historiques se rassurent : ce récit s'en inspire en grande partie. Ceci étant posé, je me demande si finalement, le rôle d'un écrivain n'est pas, justement, de défendre et de priser ce qui découle de l'imagination pour mieux appréhender le réel.

Gossypium hirsutum





Paroisse de De Soto, Louisiane, mai 1864

LES CADAVRES FLOTTAIENT SUR LA RIVIÈRE, portés par des courants capricieux qui les faisaient vriller comme des bobines de laine. On aurait dit de la volaille embrochée. Les remous exhibaient des ventres gonflés d'eau, des dos lacérés, des visages de cire fixant le ciel d'un œil moite, des cheveux qui se prenaient pour des mottes de terre.

On distinguait des uniformes bleus de soldats yankees surpris par la mitraille ou encore des gris de Confédérés pétrifiés. Quand ils venaient s'échouer sur les berges de la rivière Rouge, on comprenait qu'il s'agissait de jeunes gars qui n'avaient pas vingt ans et qui s'étaient portés volontaires pour défendre l'État où ils étaient nés. Le Kansas ou le Missouri pour les premiers, l'Alabama ou le Texas pour les seconds. Parmi les morts, il y avait aussi des Indiens

choctaws et creeks, reconnaissables à leurs torsos peinturlurés, des éclaireurs pawnees au service du Nord. Une farandole d'ecchymoses et de chairs sanguinolentes, des girations de membres coupés et de bottes en cuir, d'organes déplacés et de casquettes noyées: un bal triste de poissons mous. Tout ça flottait, un peu à la manière de bas morceaux jetés par un boucher qui aurait eu la délicatesse d'envelopper la viande. Plus loin, dans un pré, des vaches étiraient leur paresse comme une suite de muscles, une fainéantise de poils. Sur leurs yeux brillants, on pouvait apercevoir, déformé, le reflet d'une fanfare avançant à tâtons dans la fumée d'arbres calcinés et de broussailles rougeoyantes, des musiciens parés d'uniformes soutachés d'or, pareils à des majorettes tristes exécutant une marche militaire – qui n'avait plus rien de militaire, malgré les roulements de tambours, les fifres et les clairons. Les notes résonnaient à la surface de l'eau, traversaient les bosquets à la chlorophylle surjouée, les champs de coton que les esclaves avaient déserté l'année précédente, au moment de la proclamation d'émancipation¹. Le chef d'orchestre, qui arborait des rouflaquettes-lupins sous un képi sans

1. La proclamation d'émancipation promulguée en janvier 1863 abolit l'esclavage sur l'ensemble des États-Unis. Elle ne fut effective qu'en décembre 1865, avec le 13^e Amendement de la Constitution.

forme, entraînait l'ensemble, les larmes aux yeux, en esquivant les cadavres à ses pieds.

C'était la Louisiane, démesurément plate, arrogante avec ses magnolias indécents et ses alligators, ses bayous labyrinthiques, ses morceaux de prairies, ses marécages qui respiraient à gros bouillons comme la lave d'un volcan – bulles sales et batraciennes.

En prévision d'une mort annoncée, certains soldats s'étaient ficelés au poignet ou à la cheville des petites plaques de laiton sur lesquelles ils avaient inscrit leur nom et leur adresse. Ces morceaux de ferraille provenaient souvent de gourdes ou de cantines cabossées, et étaient gravés à la pointe de baïonnettes ou de clous rouillés. Ils leur assuraient une sépulture décente, loin des charniers anonymes, un retour à la maison les pieds devant, les pleurs des parents pour seule consolation. Il arrivait aussi que cette mort annoncée ait été désirée sur l'autel d'un héroïsme d'un jour, après une nuit bien arrosée, à titiller les étoiles, refaire un passé à peine entamé. Et à la lumière des matins blêmes, on égrenait les noms au son des clairons, les drapeaux en berne. Peter Vaughn, 77^e régiment d'infanterie de l'Illinois, 19 ans. Richard Bierce Placer, 5^e régiment d'infanterie d'Alabama, 21 ans. Billy McPherson, 56^e régiment de l'Ohio, 16 ans. Ludwig Von Spaten, 1^{er} régiment de

volontaires du Michigan, 20 ans. Jeremy Coen, 1^{er} bataillon de sharpshooters de Géorgie, 20 ans. Henry Paul De Broew, 51^e régiment d'infanterie de New York, 31 ans. Liam Murphy Abelard du 69^e, 19 ans. Matthew Derr...

– Major?

Sur sa selle, Polignac frémit.

– Plaît-il?

Il baissa les yeux, prit conscience de la présence de son ordonnance, qui tenait les rênes de son cheval. Le sous-officier, un certain Allister Morgan, contemplant, lui aussi, les restes fumants de la bataille qui venait d'avoir lieu dans ce coin reculé de la Louisiane. Il indiqua au major les bateaux à vapeur, là-bas, qui s'étaient télescopés avec mollesse et opiniâtreté comme d'énormes bouchons sans équipage – des chapeaux haut-de-forme oubliés par des géants. Il faut dire qu'en cet endroit, cette rivière, se resserrait dangereusement et soumettait les embarcations à des courants violents et imprévisibles.

Allister Morgan pointa du doigt des matelots sautant d'un navire en flammes. Caparaçonné de plaques de fer, l'imposant chaland ressemblait à un cloporte, avec sa roue à aubes sur le côté charriant péniblement du sable et des algues, des pelletées de vase, brassant des vêtements et des corps dans le tournis de ses pales.

– L’USS *Monroe*, précisa Morgan. Billy Yank² en a pris pour son grade.

Il tenta un sourire qui se désintégra presque aussitôt. Camille Armand de Polignac caressa le flanc de sa monture, tapota son encolure affectueusement.

– Des soldats, Morgan. Tout comme nous. Ils méritent notre respect.

– Des Négros, voilà ce que j’en dis, fit l’ordonnance en crachant un jus de chique. Je vais pas pleurer.

Polignac souleva son chapeau en cuir, ajusta les plumes de paon qui l’ornaient et qui lui tenaient lieu de porte-bonheur. Il s’épongea le front, remarqua que la fanfare faisait à présent le tour d’un chariot calciné, guidée par le chef d’orchestre mélancolique aux grosses rouflaquettes. Elle contourna un tas de cadavres en forme de branches. Bien que venant du Maryland, les musiciens avaient carte blanche pour accompagner les hommes dans leurs violences et leur déchirure, même ici en territoire ennemi – surtout ici où ils n’avaient plus que la musique pour essuyer leurs larmes du soir et celles qui précédaient leur mort.

2. « *Billy Yank* » est une expression générique pour désigner les soldats unionistes, appelés aussi Nordistes, Fédéraux ou Yankees pendant la guerre de Sécession. L’expression « *Johnny Reb* », elle, désigne les soldats sudistes, surnommés aussi les Confédérés ou Rebelles.

– L'esclavage ne me regarde pas, Morgan, même si je le trouve d'un autre temps. Je me bats pour redonner la liberté à ce Sud meurtri, pas pour enchaîner des hommes, fussent-ils noirs ou chinois. Lincoln a eu Vicksburg et le Mississippi, mais il n'aura pas la Louisiane. J'en ai fait la promesse au général Taylor.

– Sauf votre respect, l'Union a déjà La Nouvelle-Orléans et Alexandria, sans parler des troupes de Banks, qui sont dans les parages.

Du menton, Morgan désigna des silhouettes dans le lointain, qui s'évanouissaient dans un tapis d'herbes et de feuilles.

– Banks est un incapable et un politicien, compléta Polignac. À ce titre, il a une méconnaissance affligeante de ce que représente un champ de bataille.

Sur une berge, un alligator fit une apparition, pareil à un morceau de bois luisant, regarda fébrilement autour de lui, disparut dans le fleuve couleur brique.

– Je ne vous comprends pas, vous, les Français!

L'exclamation de Morgan encouragea Polignac à descendre de cheval et à fouler l'herbe tendre.

– Qu'est-ce que tu ne comprends pas?

Le major sortit une longue-vue d'une sacoche usée, scruta le bayou enchevêtré et ses chênes de Virginie aux

allures d'alchimistes, sa mousse espagnole qui pendait aux arbres comme de longues barbes, ses cyprès et ses palétuviers aux racines exubérantes. Des fleurs le dévisageaient, pareilles à des yeux hostiles. Magnolias.

– Qu'est-ce que tu ne comprends pas? Que je veuille me battre pour un pays qui n'est pas le mien?

Dans sa lunette, Polignac vit un Confédéré couvert de boue, agenouillé devant le corps d'un homme qui agonisait en battant l'air avec ses mains. Comme la plupart des combattants sudistes, les deux soldats n'avaient pas de chaussures. Ils s'étaient emmaillotés les pieds dans de la toile. En arrière-plan, les bateaux à vapeur embouteillés sur la rivière Rouge, un troupeau désordonné de chevaux près de deux écuries noyées par les eaux, une cavalerie texane qui passait sans soulever de poussière.

Le Français rangea sa longue-vue dans un soupir.

– Si nous n'avions pas pris Malakoff pendant la guerre de Crimée, Dieu seul sait si celle-ci n'aurait pas continué plusieurs années. Ce n'était pas mon pays, Morgan, mais je l'ai quand même faite, cette guerre. Si aujourd'hui je m'engage à vos côtés, loin de moi pourtant l'idée de défendre l'esclavage.

L'ordonnance écarquilla les yeux d'incompréhension. Il cracha un jus de goudron et observa le major recharger

son colt en faisant jouer le barillet avant de le remettre dans son fourreau.

– Ce qu'il y a, reprit Polignac, c'est que nous sommes tous pareils en bien des points, et en bien des points, nous sommes confrontés à l'absence de liberté et à l'injustice. Mais vous affrontez l'ennemi avec des bouts de bâton.

Devant eux, un champ de coton brûlait doucement, plaintif, timide.

Coups de feu dans le lointain.

Le Français relança :

– En quoi cette question de riches t'intéresse-t-elle ?
– Quelle question de riches ?
– L'esclavage. N'est-ce pas là que les propriétaires ont dilapidé tout leur argent ?

Morgan cracha une autre flaque de nuit.

– J'ai rien demandé à personne, major ! Vrai de vrai ! Je me la coulais douce en Alabama. Ouais, ça j'en suis sûr. Fallait que Billy Yank vienne nous faire chier avec ses usines et son blabla. Vous me voyez travailler dans un magasin avec tous ces putains d'Allemands de l'Ohio ou du Wisconsin ?

Sa question se dilua dans un nouveau crachat noir.

– Tout ça a commencé par leurs conneries d'élections ! Nous, à la campagne, on s'en fout ! Du moment qu'on voit

le soleil se lever et se coucher. On passe le flambeau à la Lune et à Dieu va!

Quand ils arrivèrent dans une clairière, en bordure d'un marécage, le cheval du Français tressaillit.

Un vol d'oiseaux bleus et jaunes s'éparpilla dans les branches noueuses.

Polignac rajusta son sabre qui glissait sur la selle, plissa les yeux en fixant la jungle hostile. Avec ses cuissardes et sa longue veste grise aux lisérés dorés, sa barbe finement taillée et son chapeau, il ressemblait à un mousquetaire devenu cow-boy.

– Que t'a dit le général Taylor?

– Que le 13^e et le 19^e corps d'armée du général de brigade Andrew Smith avaient rebroussé chemin vers Natchitoches. Il m'a signalé aussi que l'amiral Porter avait abandonné l'*USS Barthelemy* et le *Charleville*. Entre autres. À ce qu'il paraît, les Fédéraux s'en sont pris plein la gueule vers Marksville.

Polignac affûta sa moustache.

– Nathaniel Banks n'a pas eu la possibilité de rejoindre les troupes de Grant ni celles de Steele. C'est plutôt une bonne chose. Il va falloir prévoir un ravitaillement pour nos hommes qui campent à Stonewall et à Kingston.

– Oui, j'ai déjà transmis vos ordres.

Le Français n'avait eu aucun mal à se fondre dans le paysage sanglant de Louisiane. Ce fut en toute logique, en admettant que cette guerre fratricide en possédât une quelconque, que le général Taylor l'avait sollicité.

Le cheval du Français, dont la grisaille rappelait le ciel dilué au-dessus de leurs têtes, tressaillit à nouveau. Polignac se raidit, enjoignit à Morgan de garder le silence. Mais rien. Rien que le coassement des grenouilles et les agitations d'une faune plongée en pleine conspiration avec les feuilles baveuses, les reflets sur le bayou, les lentilles d'eau et la mousse espagnole, pareille à des filets de pêche accrochés aux arbres.

Le major fit la moue, agrippa son fusil, le rechargea : d'abord la poudre dans le canon, puis la balle, enfoncer le tout à l'aide de la baguette fixée sous le fût, ramoner sèchement avant d'armer le chien et la capsule en cuivre. Derrière les cyprès, des volutes de fumée continuaient de s'élever. Les deux hommes entendirent des grondements dans le lointain. En revanche, ce qu'ils n'entendirent pas, ce fut la flèche qui perfora la gorge de l'ordonnance, lui trouant la carotide d'un point rouge qui lui fit écarquiller les yeux.

– Allister ! cria Polignac en se baissant sous la pluie de flèches qui se mit à s'abattre depuis la jungle.